

Zeitschrift:	Le messager suisse de France : revue mensuelle de la Colonie suisse de France
Herausgeber:	Le messager suisse de France
Band:	17 (1971)
Heft:	10
Artikel:	Friedrich Dürrenmatt ; Max Frisch : deux célèbres dramaturges suisses dont les pièces sont jouées dans le monde entier
Autor:	[s.n.]
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-848847

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Deux célèbres dramaturges suisses dont les pièces sont jouées dans le monde entier

Friedrich Dürrenmatt

« C'est écrit »

Les premières mondiales de « *Titus Andronicus* » et de « *Portrait eines Planeten* » (Portrait d'une Planète), les deux pièces les plus récentes de Dürrenmatt, ont eu lieu à Düsseldorf. La critique fut négative ; le public était déçu, le monde du théâtre insatisfait. Dürrenmatt a-t-il atteint le point le plus critique de son histoire, cette « *Schlimmste Wendung* » dont il parle lui-même ?

Il y a beaucoup de choses significatives dans cette œuvre, aussi bien dans le premier volume de prose, « *Die Stadt* » (La Ville), que dans les pièces radiophoniques, les nouvelles, les romans policiers, les comédies ou les adaptations de Shakespeare et de Strindberg.

Les textes de « *Die Stadt* » suivent une ligne qui va de la naissance du Christ à sa mort sur la Croix. « Je vis un corps étendu dans la neige. C'était l'Enfant Jésus... Je passai mon chemin », écrit Dürrenmatt dans « *Weihnachten* » (Noël) ; et, de Pilate qui avait reconnu un Dieu dans l'accusé : « il n'osa pas cependant le regarder une seconde fois parce qu'il avait peur ». L'aveugle peut avoir la foi, car croire, c'est « accepter sa cécité ». C'est la même forme d'humilité, de foi, que proclame aussi le mendiant : « Fais semblant d'être stupide... attaque de l'intérieur... glisse-toi dedans... abaisse-toi, et tu franchiras toutes les murailles... prends toutes les routes, et si les temps l'exigent, enfouis sous la robe rouge des bourreaux ta sauvage espérance, ton amour brûlant, la misère, la grâce, et toute humanité » (Ein Engel

kommt nach Babylon - Un Ange vient à Babylone).

On ne peut pas changer le monde. Mais on peut jouer, donner forme, travailler sa matière, prendre tous les chemins ; et cela revient à confronter le réel avec ses possibles, introduire le hasard dans le processus logique, prévisible de l'histoire, afin que s'éclaire l'essence de l'un et de l'autre dans cette confrontation et que s'ouvrent de nouvelles perspectives. C'est ainsi que nous trouvons un « insatisfait » en lieu et place d'Hercule, un « retraité » en lieu et place de Romulus, l'être comique au lieu du héros tragique, un public égayé au lieu du calculateur aigri qui n'est jamais satisfait de rien.

Ce qui étonne, qui fascine, c'est la richesse des trouvailles, ce sens de la langue dont les manifestations émaillent les grandes lignes d'une pièce de mille points passagères, ce don, enfin, de mettre en lumière par une exagération comique, grotesque même, ce que chacun voit, comme par exemple le fumier de l'écurie. Avec de tels procédés, le problème délicat du droit et de la justice se trouve traduit tout à coup par une phrase banale, telle que « c'est bien fait pour toi » ; non pas résolu, mais clairement insoluble, lorsque Dürrenmatt le situe au bon moment dans le bon contexte. Saisir exactement l'instant et les moyens du langage, voilà l'art de Dürrenmatt tel qu'il se révèle dans toutes ses pièces, et très particulièrement dans « *Les Physiciens* », qui est plus rigoureusement construite qu'aucune autre de ses pièces, structuralement développée dans ses conséquences jusqu'aux

21 points de la postface où l'on peut lire ceci : « Une histoire a été pensée jusqu'au bout quand le développement de ses possibilités a été poussé au pire », ou ceci : « La réalité apparaît dans le paradoxe. » Les comédies de Dürrenmatt appuient bien ces mots, les rendent physiquement tangibles, saisissables. Il importe qu'on prête une attention particulière aux deux termes d'« histoire » et de « penser jusqu'au bout ». Car c'est cela qui rend les comédies vivantes. L'histoire, c'est le donné, le « penser jusqu'au bout » son développement possible. La réalité apparaît dans leur paradoxe.

Bien des choses intéressantes ont été écrites au sujet de cette œuvre, parmi lesquelles il faut citer particulièrement l'étude de Mme Brock-Sulzer, qui a su pénétrer l'œuvre de Dürrenmatt avec une intuition toute féminine, pour la saisir de l'intérieur. Dürrenmatt a eu 50 ans en janvier de cette année. Pour son public, il n'a pas cessé d'être le même auteur peu commode de toujours. L'insatisfaction, ici, lie les deux adversaires, et il faut souhaiter que la réalité naîsse de ce paradoxe-là aussi.

La biographie de Friedrich Dürrenmatt

1921, le 5 janvier, né à Konolfingen (BE), où son père est pasteur protestant. Son grand-père était le Conseiller national bernois satirique Ulrich Dürrenmatt. Ecole primaire à Konolfingen, puis école secondaire à Grosshöchstetten, un bourg voisin.

1935 : La famille déménage à

Berne, où le père devient pasteur de l'église de Salem. Deux ans et demi au Gymnase libre, puis le Humboldtianum jusqu'à l'obtention de la maturité.

1941 : D. fait un semestre à Zurich, puis il étudie, à Berne, la philosophie, la littérature et les sciences naturelles. Il lit Kierkegaard, Aristophane et des poètes expressionnistes comme Georg Trakl et Georg Heym. Il dessine beaucoup, écrit des pièces de théâtre, comme par exemple cette « comédie » apocalyptique née au Valais, qui n'a jamais été jouée ni éditée. 1946-1948 : Il vit à Bâle, et essaie de subsister comme écrivain libre. Il écrit la première pièce qui sera jouée, le drame anabaptiste « Es steht geschrieben ».

1947 : Il épouse l'actrice Lotti Geissler. Peu après, le 19 avril, a lieu la première de « Es steht geschrieben » au Schauspielhaus de Zurich.

1948-1952 : D. vit à la « Festi », à Gléresse, un village au bord du lac de Biel.

1952 : D. s'installe dans une maison de Neuchâtel, située dans les hauteurs de la ville, et il y habite depuis lors avec sa femme et ses trois enfants, Peter, Barbara et Ruth.

Ses œuvres :

Weihnachten, 1943.

Der Folterknecht, 1943.

Das Bild des Sisyphos, 1945.

Der Theaterdirektor, 1945.

Die Falle, 1946.

Die Stadt, 1946.

Pilatus, nouvelle, Schwabe, 1946, rééd. Arche, 1959.

Es steht geschrieben, drame, 1946, rééd. Arche, 1959.

Der Doppelgänger, pièce radiophonique, Arche, 1946.

Der Blinde, drame, Bloch, Berlin, 1946, rééd. Arche, 1960.

Romulus der Grosse, comédie, Arche, Zurich, 1948 (Romulus le Grand).

Der Turmbau von Babel (détruit), 1949.

Der Richter und sein Henker, roman, Benziger, Einsiedeln,

1950 (Le Juge et son bourreau). Der Nihilist, nouvelle, Holunderpresse, Horgen, 1950.

Der Verdacht, nouvelle, Benziger, Einsiedeln, 1951 (Le Souçon).

Der Prozess um des Esels Schatten, pièce radiophonique, Arche, 1951.

Die Ehe des Herrn Mississippi, comédie, Oprecht, Zurich, 1952 (Le mariage de Monsieur Mississippi).

Nächtliches Gespräch mit einem verachteten Menschen, pièce radiophonique, Arche, Zurich, 1952.

Stranitzky und der Nationalheld, pièce radiophonique, Arche, 1952.

Ein Engel kommt nach Babylon, comédie, Arche, Zurich, 1953.

Herkules und der Stall des Augias, pièce radiophonique, Arche, 1954.

Das Unternehmen der Wega, pièce radiophonique, Arche-Bücherei, 1954.

Theaterprobleme, essai, Arche, Zurich, 1955.

Grieche sucht Griechin, comédie en prose, Arche, Zurich, 1955 (Grec cherche Grecque).

Der Besuch der alten Dame, comédie tragique, Arche, Zurich, 1956 (La Visite de la vieille dame).

Die Panne, nouvelle, Arche, 1956 (La Panne).

Romulus, comédie, 2^e version, Arche, 1957.

Die Ehe des Herrn Mississippi, comédie, 2^e version, Arche, 1957.

Ein Engel kommt nach Babylon, 2^e version, Arche, 1957.

Frank V. Opéra d'une banque privée, drame, Arche, 1958 (Frank V.).

Das Versprechen. Requiem pour le roman policier, Arche, 1958 (La Promesse).

Abendstunde im Spätherbst, pièce radiophonique, Arche, 1958.

Der Doppelgänger, pièce radiophonique, Arche, 1960.

Friedrich Schiller, discours, Arche, 1960.

Romulus der Grosse, 3^e version, Arche, 1961.

LA PRECISION DANS LE DECOLLETAGE

S.A. au capital de 245 000 F

Directeur : E. BIERI

16, rue Orfila - PARIS-20^e

Tél. MEN. 52-07

Pièces détachées sur tours automatiques pour aviation - auto - marine - chemins de fer - horlogerie - optique - radio - électronique...

Die Ehe des Herrn Mississippi, scénario, Sanssouci, Zurich, 1961.

Die Physiker, comédie, Arche, 1962 (Les Physiciens).

Die Panne, pièce radiophonique, Arche, 1962.

Herkules und der Stall des Augias, comédie, Arche, 1963 (Hercule et les écuries d'Augias).

Die Heimat im Plakat, un livre pour les enfants suisses, Diogenes, Zurich, 1963.

Theoretische Schriften I, Arche, 1964.

Romulus der Grosse, nouvelle version, Arche, 1964.

Der Meteor, comédie, Arche, 1966.

Die Wiedertäufer, Arche, 1968 (Les Anabaptistes).

König Johann (d'après Shakespeare). Arche, 1968. Théâtre : Reiss SA.

Play Strindberg, comédie, Arche, Zurich, 1969 (Play Strindberg).

Titus Andronicus, comédie d'après Shakespeare, Arche, 1970.

Portrait eines Planeten, comédie, première mondiale à Düsseldorf, 1971 (Portrait d'une Planète).

L'auteur de cet article, Mlle Dorothée Kim, dr. phil., d'Aarau, collabore au Secrétariat de Pro Helvetia.

Signalons à nos lecteurs que depuis le 1^{er} octobre, au Théâtre de Plaisance, 111, rue du Château, Paris 14^e, l'on donne la pièce de Max Frisch, intitulée « Don Juan ou l'amour de la géométrie ».

Max Frisch

Le 15 mai de cette année, l'écrivain Max Frisch aura soixante ans. Mais si la jeunesse n'est pas tant une question d'âge qu'une attitude face à la vie, Frisch le sexagénaire paraît si jeune encore qu'il faut se donner la peine de faire quelques calculs pour y croire : oui, il est né en 1911 à Zurich. C'est à Zurich aussi qu'il a grandi, qu'il a fait ses classes et quelques malheureux semestres de philosophie à l'Université. A la mort de son père, il dut interrompre ses études ; il s'essaya alors au journalisme et, surtout, il se mit à voyager. C'est en rentrant de Grèce qu'il écrivit son premier roman. Après cela, cependant, il voulut prendre ses distances à l'égard de la littérature. L'occasion se présenta pour lui d'étudier l'architecture ; il fut attiré par son côté concret, artisanal. La profession lui réussit. Un concours lui valut d'être chargé de la construction de la piscine du Letzigraben, si bien qu'il put ensuite ouvrir son propre bureau d'architecture. Néanmoins, il ne parvint pas à s'empêcher d'écrire. C'est ainsi qu'il se fit peu à peu un nom de romancier et d'auteur dramatique ; et, finalement, il opta résolument pour la littérature. Aujourd'hui, il fait partie des auteurs les plus connus de l'après-guerre dans le domaine allemand.

Mais, s'il est vrai que, maintenant, Frisch peut être considéré comme un auteur suisse à succès, et si les systèmes de la tolérance répressive ne permettent guère d'éviter que les applaudissements lui viennent aussi d'où il ne voudrait pas, il est tout sauf un aimable écrivain du terroir, car justement, ce dont il s'agit pour lui, c'est de dénoncer le mensonge de l'idyllisme bourgeois tel qu'il subsiste encore, extérieurement

intact, dans notre pays. Cependant, pour grinçante que soit sa critique de la société, elle montre bien aussi que son pays ne lui est pas indifférent. C'est pourquoi d'ailleurs il s'est engagé politiquement, car, à son point de vue, celui qui ne veut rien avoir à faire à la politique a d'ores et déjà pris position : il sert la classe dirigeante. Pendant les années 40, Frisch a connu Brecht, qui séjournait alors en Suisse en qualité d'émigrant. La rencontre fut décisive pour Frisch. Brecht, tirant toutes les conséquences de sa position anti-bourgeoise, allait se rallier au communisme, et s'installer, un peu plus tard, dans un pays où la situation sociale avait été transformée : en R.D.A.

Frisch, lui, n'allait pas si loin. Son scepticisme à l'égard de tout ce qui s'annonce par des idéologies et des drapeaux l'en empêchait. Il voit son engagement plutôt dans la mise en question des dogmes, ceux de l'Est aussi bien que ceux de l'Ouest. Lorsqu'il reçut le Prix Büchner, il dit : « Tout ce qui est vivant porte sa propre contradiction en soi et corrode l'idéologie ; nous ne devrions donc pas avoir honte quand on nous reproche de faire de la littérature corrosive. »

Dans une perspective marxiste, Frisch serait un bourgeois attardé. Et il est vrai que ses thèmes sont puisés pour la plupart dans la vie privée bourgeoise. Des histoires d'amour et, surtout, des histoires conjugales. Le mariage est pour Max Frisch le modèle même de la prison bourgeoise. On pourrait objecter qu'il existe sûrement dans le monde des problèmes plus importants que ceux d'un mariage raté. Comment des sujets aussi intimes sont-ils d'ailleurs conciliables avec un engagement politique ?

« Tu ne te feras pas d'image » : c'est là l'un des leitmotive de Max Frisch, et c'est là que l'intime rejoue la chose publique. « Il est remarquable, écrit-il dans son Journal 1946-1949, que l'être le plus aimé soit justement celui dont nous savons le moins dire ce qu'il est. » Croire que l'on connaît un être, voilà ce qui sonne le glas de l'amour. Or ce glas de l'amour, transféré du plan personnel sur le plan politique, c'est se faire une image du « communiste », une image du Juif. Un processus qui peut commencer fort innocemment dans la vie quotidienne : que veut-on, il est Juif. Frisch montre bien, dans « Andorra », jusqu'où peut mener le refus d'accueillir l'autre comme un mystère ouvert parce qu'il est plus facile de s'en faire une image préétablie : à l'antisémitisme et à toutes ses horreurs.

L'amour c'est ce qui est vivant. Le figement, l'habitude, la répétition, voilà ce qui tue. Or, l'intention de Frisch est de mettre en évidence les barrières qui menacent le vivant. Il y a dans son œuvre des personnages qui tentent de briser toutes ces barrières du quotidien bourgeois : Stiller, le sculpteur, veut en finir une fois pour toutes avec son passé ; il part pour l'Amérique, et quand il revient en Suisse, il renie jusqu'à son identité ; mais sa vie s'enlise finalement dans la résignation. Oederland, avocat de bonne réputation, saisit un jour la hache, et son geste fait école, c'est la révolte — mais l'ordre et la paix reviennent avec la fin de la pièce. A travers de tels personnages, c'est toute l'idéologie bourgeoise que Frisch met en cause ; son scepticisme, cependant, lui interdit de proposer une réponse quelconque, car il établirait ainsi une idéologie personnelle, et ce qu'il cherche

bien plutôt, c'est à inquiéter le public par ses questions de façon que celui-ci ne puisse plus s'en défaire.

Le scepticisme combatif de Frisch, ou son refus de se laisser fixer afin de rester vivant, on les trouve dans son ironie, son humour et sa dérision. Cependant, à côté du Frisch critique social, il y a aussi le romantique, capable de prendre plaisir à un matin de septembre sur le lac de Zurich, ou aux jeux des lumières nocturnes de New York. « La nostalgie est ce que nous avons de mieux », écrit-il, ce désir de sortir de l'étroitesse quotidienne d'échapper à ces barrières qui naissent irrévocablement de l'idée que les autres se font de soi. C'est aussi le désir de se dépouiller une bonne fois de tous les rôles qu'il faut jouer, l'envie d'être soi-même. Le goût de Frisch pour les voyages est sûrement une expression extérieure de cette nostalgie ; sans cesse, il est en route, à visiter d'autres pays pour s'y faire une nouvelle vision des choses. Mais surtout, c'est l'écriture qui est pour lui le lieu d'une errance perpétuelle, une tentative d'apprivoiser quelque chose qui ne se laisse jamais saisir définitivement, que les mots ne parviennent à cerner que fugitivement. L'expression intérieure de l'errance, elle serait donc dans l'élégance nonchalante du langage de Frisch, un langage qui paraît proche du parlé, négligé même, et où se mêlent toujours le scepticisme et l'ironie.

Cependant, malgré la maîtrise formelle où se trahit l'art de l'architecte, Frisch est resté un empirique. Dans son dernier roman, « Mein Name sei Gantenbein » (Le désert des miroirs) aussi bien que dans sa dernière pièce de théâtre, « Biographie » (Biografie), il expérimente de nouvelles possibilités : l'un et l'autre sont des expériences qui font éclater les conventions de la narration et de la scène. Recommencer sans cesse, voilà ce qui est la base de son art.

Dès lors, il n'est pas étonnant qu'à soixante ans, il ait gardé encore l'élan et la vitalité d'un jeune homme. Il met les choses en question en les éclairant selon des perspectives toujours nouvelles et des moyens artistiques sans cesse renouvelés. Or, étant donné la combativité de cette mise en question, et cette façon de se remettre constamment en marche, il faut prévoir que Max Frisch ne cessera jamais de recommencer tout son ouvrage.

Nun singen sie wieder. Pièce de théâtre, Schwabe, Bâle, 1945. Santa Cruz. Pièce de Théâtre, Schwabe, Bâle, 1946.

Tagebuch mit Marion. Journal, Atlantis, Zurich, 1947.

Die chinesische Mauer (La muraille chinoise), pièce de théâtre, Schwabe, Bâle, 1947.

Als der Krieg zu Ende war. Pièce de théâtre, Schwabe, Bâle, 1949.

Tagebuch. (Journal, N.R.F.) Suhrkamp, Francfort, 1946-1949.

Graf Oederland (Le comte Oederland), pièce de théâtre, Suhrkamp, Francfort, 1951-1961.

Don Juan oder die Liebe zur Geometrie (Don Juan ou l'amour de la géométrie), comédie, Suhrkamp, Francfort, 1953.

Stiller (Je ne suis pas Stiller). Roman, Suhrkamp, Francfort, 1954.

Achtung : die Schweiz. Pamphlet, Handschin, Bâle, 1955.

Homo Faber (Homo Faber, N.R.F.). Roman, Suhrkamp, Francfort, 1957.

Biedermann und die Brandstifter (Monsieur Bonhomme et les incendiaires, N.R.F.). Comédie, Suhrkamp, Francfort, 1958.

Andorra (Andorra, N.R.F.). Pièce de théâtre, Suhrkamp, Francfort, 1961.

Mein Name sei Gantenbein (Le désert des miroirs, N.R.F.). Roman, Suhrkamp, Francfort, 1964. Biografie (Biographie). Un jeu, Suhrkamp, Francfort, 1967.

Prix :

1938 : Prix C.F. Meyer de la ville de Zurich.

1955 : Prix Wilhelm Raabe.

1958 : Prix Charles Veillon.

1958 : Prix de littérature zürichois.

1958 : Prix Georg Büchner.

1962 : Prix de la Jeune Génération.

1962 : Grand Prix de littérature de la Rhénanie du Nord.

1962 : Doctorat honoris causa de l'Université de Marbourg.

1965 : Grand Prix Schiller à Stuttgart.

1965 : Prix de la ville de Jérusalem.

Ses œuvres :

Jürg Reinhart. Roman, Deutsche Verlagsanstalt, Stuttgart, 1934. Antwort aus der Stille. Nouvelle. Deutsche Verlagsanstalt, Stuttgart, 1937.

Blätter aus dem Brotsack. Journal, Atlantis, Zurich, 1940.

J'adore ce qui me brûle... Roman, Atlantis, Zurich, 1944.

Bin oder die Reise nach Peking. Prose, Atlantis, Zurich, 1945.